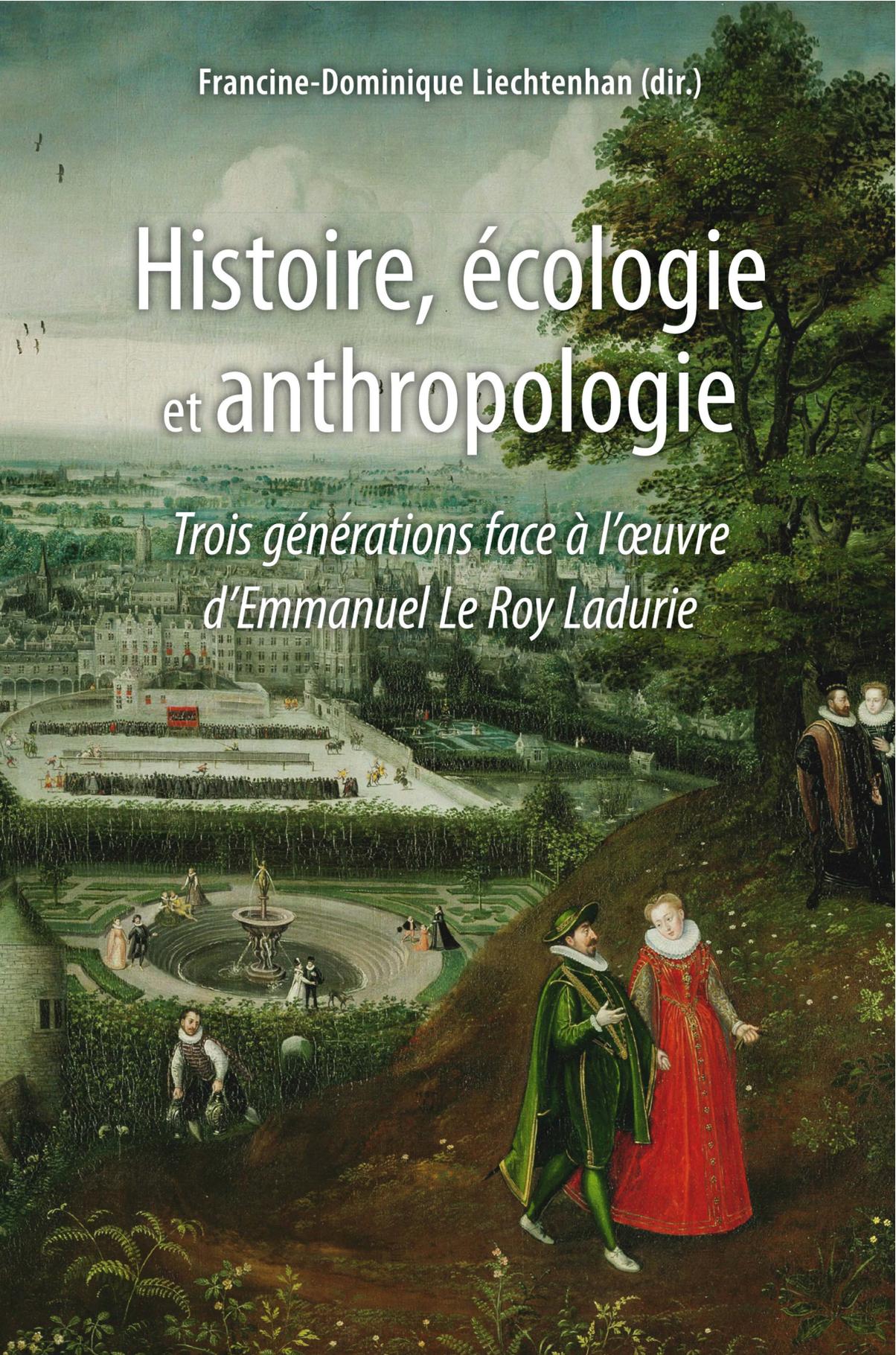


Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

# Histoire, écologie et anthropologie

*Trois générations face à l'œuvre  
d'Emmanuel Le Roy Ladurie*





# HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE

Dernières parutions

- La Société de construction des Batignolles.  
Des origines à la Première Guerre  
mondiale (1846-1914)*  
Rang-Ri Park-Barjot
- Transferts de technologies en Méditerranée*  
Michèle Merger (dir.)
- Industrie et politique  
en Europe occidentale et aux États-Unis  
(XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles)*  
Olivier Dard, Didier Musiedlak,  
Éric Anceau, Jean Garrigues,  
Dominique Barjot (dir.)
- Maisons parisiennes des Lumières*  
Youri Carbonnier
- Les idées passent-elles la Manche ?  
Savoirs, représentations, pratiques  
(France-Angleterre, X<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*  
Jean-Philippe Genet &  
François-Joseph Ruggiu (dir.)
- Les Sociétés urbaines au XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Angleterre, France, Espagne*  
Jean-Pierre Poussou (dir.)
- Noms et destins des Sans Famille*  
Jean-Pierre Bardet & Guy Brunet (dir.)
- L'Individu et la famille dans les sociétés  
urbaines anglaise et française (1720-1780)*  
François-Joseph Ruggiu
- Les Orphelins de Paris.  
Enfants et assistance aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*  
Isabelle Robin-Romero
- Les Préfets de Gambetta*  
Vincent Wright
- Le Prince et la République  
Historiographie, pouvoirs et société  
dans la Florence des Médicis au XVII<sup>e</sup> siècle*  
Caroline Callard
- Histoire des familles, des démographies  
et des comportements  
En hommage à Jean-Pierre Bardet*  
Jean-Pierre Poussou &  
Isabelle Robin-Romero (dir.)
- La Voirie bordelaise au XIX<sup>e</sup> siècle*  
Sylvain Schoonbaert
- Fortuna. Usages politiques d'une allégorie  
morale à la Renaissance*  
Florence Buttay-Jutier
- Des paysans attachés à la terre ?  
Familles, marchés et patrimoine  
dans la région de Vernon (1750-1830)*  
Fabrice Boudjaaba
- La Défense du travail national ?  
L'incidence du protectionnisme  
sur l'industrie en Europe (1870-1914)*  
Jean-Pierre Dormois
- L'Informatique en France  
de la seconde guerre mondiale au Plan Calcul,  
L'émergence d'une science*  
Pierre-Éric Mounier-Kuhn
- In Nature We Trust  
Les paysages anglais à l'ère industrielle*  
Charles-François Mathis
- Les Passions d'un historien.  
Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre Poussou*
- La Grâce du roi.  
Les lettres de clémence de Grande Chancellerie  
au XVIII<sup>e</sup> siècle*  
Reynald Abad

Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

# Histoire, écologie et anthropologie

Trois générations face à l'œuvre  
d'Emmanuel Le Roy Ladurie



## AVANT-PROPOS

*Francine-Dominique Liechtenhan*  
Centre Roland Mousnier, CNRS

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, l'organisation d'un colloque en son hommage s'imposait. Nous affrontions cependant une difficulté majeure ; face à l'immensité de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie, la chronologie couvrant plus d'un millénaire, il fallait faire des choix thématiques.

Au fil de sa longue carrière, et de nos jours encore, rien n'échappe à la curiosité d'Emmanuel Le Roy Ladurie, des registres d'inquisition d'un abbé promis à devenir pape d'Avignon, aux récits de voyage d'une famille suisse, les Platter, aux *Mémoires* de Saint-Simon – et nous nous contentons de ne citer que ces trois sujets de son immense bibliographie – il offre toujours une vision pluridimensionnelle de l'époque choisie en y associant d'autres disciplines, la géographie, la climatologie, l'anthropologie ou encore la sociologie. Il cherche son inspiration dans les champs les plus divers, les combine, les associe et donne ainsi lieu à de nouvelles impulsions historiographiques. Ses travaux sur le climat, débutés sur un mode prémonitoire dans les années 1970, trouvent leur apogée en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle avec les quatre magistraux volumes sur *l'Histoire du climat*, retraçant, à l'échelle européenne, plus de mille ans de fluctuations des températures, d'intempéries, de sécheresses et leurs suites comme les mauvaises récoltes, les disettes, les épidémies et le réchauffement climatique. Il l'a réalisé avec des équipes de météorologues, de climatologues, de géographes et bien sûr d'historiens, témoignant une fois de plus de l'exceptionnelle pluridisciplinarité de sa recherche et de son esprit d'ouverture. Nous avons ainsi choisi des champs thématiques qui s'articulent autour de ses plus récents ouvrages : l'histoire du climat indissociable d'une approche basée sur des moyens techniques récents, Emmanuel Le Roy Ladurie étant un des pionniers de l'utilisation de l'informatique pour cerner les événements les plus lointains ; la saga des Platter retraçant, à travers les récits autobiographiques de trois générations, la montée d'une famille d'origine valaisanne dans la bonne bourgeoisie de Bâle, ville

universitaire importante au XVI<sup>e</sup> siècles ; enfin, nous avons retenu cette société de cour chère à Saint-Simon. Emmanuel Le Roy Ladurie aborda les réseaux établis par le petit duc grâce à la statistique et par un recours à l'anthropologie hiérarchique, l'une et l'autre le situant sur un territoire différent de celui qu'avait exploré Norbert Élias.

8 Les actes du colloque organisé en l'honneur d'Emmanuel Le Roy Ladurie, intitulés « Histoire, écologie et anthropologie », réunissent trois générations de chercheurs venus de plusieurs pays : des collègues de sa génération, ou presque, dont l'œuvre a évolué simultanément avec la sienne, ses élèves et de très jeunes doctorants ou post-doctorants qui le connaissent par leurs lectures ou l'influence de leurs directeurs de thèse. Il nous paraissait particulièrement important d'y associer des chercheurs venus d'Europe méridionale ou orientale où, dans ce dernier cas, les livres d'E. Le Roy Ladurie furent tardivement traduits ; leur influence pèse actuellement de tout leur poids sur une historiographie en pleine transformation. Les articles consacrés à son œuvre présentent à la fois des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine avec la parution d'une nouvelle synthèse sur l'histoire du climat. Ce recueil s'ouvre sur une étude inédite d'Emmanuel Le Roy Ladurie consacrée aux minorités françaises, un périple à travers les régions de France qui crée un pendant avec la dernière partie de l'ouvrage, les Itinérances, qui nous font voyager à travers la fortune de l'œuvre de ce célèbre historien.

Le présent ouvrage tient compte des sujets évoqués ci-dessous. Une large place est ainsi accordée aux problèmes climatiques et à leur histoire ; la culture du vin, l'évolution de sa qualité, forment un premier volet associé à des sujets chers à Emmanuel Le Roy Ladurie, comme la glaciologie, la démographie et l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*, en particulier aux thèmes centraux qui s'en dégagent : l'héritage d'Erasmus ou les guerres de religion dont père et fils furent les témoins privilégiés. Les journaux intimes et les relations de voyage de cette fratrie se prêtent aussi à l'histoire comparée, ou à l'analyse d'une certaine altérité, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de la France méridionale, de l'Espagne, des Flandres et de l'Angleterre à une époque de troubles religieux.

Une importante partie du volume reprend une idée majeure d'Emmanuel Le Roy Ladurie : le système de cour qu'il avait étudié en s'appuyant sur l'œuvre de Saint-Simon. Outre la présentation d'un manuscrit inédit, une attention particulière est portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et à un autre aspect plus futile, mais seulement en apparence, du système de cour : la perruque, signe d'appartenance sociale, de richesse et de dignité. Le contrecoup

révolutionnaire, avec sa critique de la royauté, s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, en particulier en Europe de l'Est où sa pluridisciplinarité déconcerta des générations d'historiens férus de positivisme. Ces actes sont ainsi destinés à montrer l'influence de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie sur plusieurs générations d'historiens, influence destinée à se poursuivre dans la recherche française et bien au-delà, dans les pays les plus lointains.

\*  
\* \*

Toute notre reconnaissance va à Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui a accepté d'inaugurer ce colloque ; elle a aussi créé le lien qui nous a permis d'organiser cette rencontre en ce lieu prestigieux qu'est la Fondation Singer-Polignac. Nous ne saurions assez remercier son président Yves Pouliquen et son équipe de la parfaite organisation de ces journées mémorables. La contribution efficace des présidents de séance nous ont permis de respecter la discipline indispensable à la réussite d'une telle rencontre internationale. Notre reconnaissance va ainsi, selon l'ordre de leur intervention, au président Jean-Robert Pitte (de l'Institut), à Dominique Bourel (Centre Roland Mousnier, CNRS), Maurice Aymard (Maison des sciences de l'Homme, Paris), Bernard Cottret (Université de Versailles Saint-Quentin), Bernard Garnier (Centre d'histoire quantitative, Caen), Reynald Abad (Centre Roland Mousnier, Université Paris-Sorbonne), Daniel Roche (Collège de France) et à celui qui, depuis des années, a suivi et édité les œuvres d'Emmanuel Le Roy Ladurie : Denis Maraval qui signe aussi la postface de ce présent recueil. Enfin, nous ne saurions oublier Xavier Labat Saint Vincent qui a contribué, par ses relectures, à préparer l'édition de ces actes.

TROISIÈME PARTIE

## Noblesse et société

## COUPS D'ÉTAT FÉMININS ET HIÉRARCHIE DE COUR EN RUSSIE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

*Francine-Dominique Liechtenhan*

*Centre Roland Mousnier, CNRS*

Cet article s'inspire du grand ouvrage d'Emmanuel Le Roy Ladurie, *Saint-Simon ou le système de la Cour*<sup>1</sup> et des différentes études qui lui ont précédé ; nous allons ainsi essayer de procéder de manière analogue pour voir si cette technique de hiérarchisation s'applique à la dynastie des Romanov. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la cour des tsars, si l'on compare sa structure avec les graphies établies par E. Le Roy Ladurie, souffre d'une première anomalie : elle ne peut guère être schématisée selon deux axes précis, l'un horizontal et l'autre vertical. La généalogie des princes héritiers du trône de Louis XIV ne se compare pas avec celle de leurs contemporains russes. La première différence bien sûr réside en l'absence de la loi salique, soixante-dix ans de règnes féminins presque ininterrompus résultent de cette anomalie russe. Deuxième constat, ces impératrices sont soit veuves ou non mariées, il s'ensuit donc une très faible natalité monarchique pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Troisième élément : la lignée des Romanov réside bel et bien sur la bâtardise tant décriée par Saint-Simon et bien sûr aussi sur l'usurpation du trône, quatre coups d'État marquant l'histoire de la Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle, sans parler de trois assassinats d'héritiers légitimes.

En 1718, Pierre le Grand émit un oukase mettant un terme à la loi de la primogéniture. Le seigneur comme le tsar pouvaient désigner librement leur héritier, sans tenir compte du droit d'aînesse ; le seul critère était la foi orthodoxe du candidat et, selon le théoricien du régime Théophane Prokopovitch, son intelligence<sup>2</sup>. Pierre le Grand mourut subitement à la fin du mois de janvier 1725, sans avoir pris le soin de désigner son successeur, à la grande inquiétude de toutes

1 Emmanuel Le Roy Ladurie, *Saint-Simon ou le système de la Cour*, Paris, Fayard, 1997, en particulier du chapitre « Cabale, lignage, pouvoir », p. 181-236.

2 L'évêque Théophane Prokopovitch, conseiller du tsar pour les questions religieuses, promut l'idée que le trône revenait de justesse au plus intelligent. Voir sa *Pravda voli monaršej, vo naslednika deržavy svoej*, Sankt-Peterburg, [s.n.], 1722.

les capitales d'Europe<sup>3</sup>. Suivant la primogéniture, la couronne aurait dû revenir à son petit-fils Pierre Alexeevitch (1715-1730) ; le père de celui-ci, Alexis, issu d'un premier mariage du tsar réformateur avec une Lopoukhine, une noble moscovite, avait trépassé dans des conditions suspectes en 1718<sup>4</sup>. La mère du garçon était une Braunschweig-Wolffenbüttel qui était décédée en couches. Pierre I<sup>er</sup> laissa encore trois filles issues de son union avec sa seconde femme Catherine. Celle-ci était une paysanne livonienne, donc issue de roture, et née protestante. Elle se convertit à l'orthodoxie vers 1708 ; le parrain n'était personne d'autre que le *tsarévitch*. Filleule d'Alexis donc, cette arriviste devint spirituellement la petite-fille du souverain et, par conséquent, la petite-fille de son propre époux ! Pierre et Catherine convolèrent en justes noces en 1712 alors que la femme légitime de celui-ci languissait dans un couvent. La petite paysanne fut couronnée impératrice par les soins de son mari en 1724. Deux de leurs filles étaient nées hors mariage, il s'agit donc bel et bien de bâtardes ce qui aurait attiré l'attention du duc de Saint-Simon. L'aînée, Anna Petrovna (1708-1728), se fiança, à dix-sept ans, avec le duc Karl-Friedrich von Holstein-Gotthorp ; elle suivit son époux en Allemagne du Nord et fut d'emblée exclue de sa succession ; la deuxième, Élisabeth Petrovna (1709-1761), avait alors à peine seize ans ; la cadette, seule légitime et encore, Nathalie Petrovna (1718-1725) mourut trois mois après le grand tsar. Restaient encore les descendantes du demi-frère attardé de Pierre, Ivan V, et d'une Saltykov, grande famille nobiliaire<sup>5</sup> ; Catherine Ivanovna (1692-1733) fut mariée à un duc de Mecklenbourg-Schwerin, dont elle eut une fille Élisabeth-Catherine-Christine (1718-1746). Le mariage d'Anna Ivanovna (1693-1740) avec le prince de Courlande, décédé peu de semaines après les noces, resta stérile. Les successeurs du grand tsar étaient donc à une exception près, Pierre Alekseevitch, tous des femmes. Imbues de l'héritage de Pierre le Grand, tsarines et régentes<sup>6</sup>, interviendront à tour de rôle dans la destinée de la Russie, elles créeront des factions éphémères, la hiérarchie des lignages

3 Lettre de Campredon, chargé d'affaires, du 6 février 1725, *Sbornik imperatorskago russkago istoričeskago občestva [SIRIO]*, Sankt-Peterburg /Petrograd, A. Devrient, 1867-1916, t. 52, p. 422.

4 Voir Reinhard Wittram, *Peter I. Czar und Kaiser*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1964, t. II, p. 277 sq. Il s'agit de la meilleure monographie sur Pierre I<sup>er</sup> actuellement disponible.

5 Les deux frères, Ivan et Pierre, s'étaient partagé la couronne de 1682 à 1696. Leur sœur Sophie assura pendant sept ans la régence. Après la destitution de celle-ci en 1689, Ivan laissa les rênes du gouvernement à son cadet qui laissa une large part des responsabilités à sa mère, Nathalie Narychkine.

6 Les hommes eurent des règnes courts : Pierre II (Pierre Alexeevitch), fut tsar de 1727 à 1730 alors qu'il n'était pas adulte, le nourrisson Ivan VI (Ivan Antonovitch) fut empereur sous la régence de sa mère d'octobre 1740 à novembre 1741, Pierre III (Petr Federovitch) enfin fut souverain pendant six mois (janvier à juin 1762). Nous renvoyons, pour les biographies de ces empereurs, impératrices et régentes à l'excellent dictionnaire des tsars russes de Hans-Joachim Torke, *Die russischen Zaren*, München, Beck, 1995 et aux monographies publiées par l'éditeur moscovite Molodaja gradija.

n'existant pas<sup>7</sup>. Ces groupes se déchireront jusqu'à l'avènement d'Alexandre I<sup>er</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. La cabale, avec un centre qui représente un système royal de filiation, n'existait pas en cette Russie des Lumières, celle-ci ne connaissant pas de système générationnel linéaire.

La succession à la couronne des Romanov s'établit ainsi selon les ramifications pluridimensionnelles de la politique matrimoniale pratiquée depuis Pierre I<sup>er</sup>. Le système de cour russe se réduit à un axe horizontal où pivotaient les groupuscules issus d'alliances, de parentés lointaines et d'une aristocratie divisée en deux camps, les nobles de vieille souche se réclamant de Riourik ou de Gédymine et les « méritocrates » ou parvenus émergés grâce à un système de promotion par la carrière militaire ou administrative, appelé le « *tchinn* »<sup>9</sup>. Ces clans se fractionnaient en branches multiples, s'alliant ou se divisant selon la conjoncture politique et, surtout, car nous sommes là encore dans une exception russe, l'influence des ministres étrangers.

La seconde épouse de Pierre fut donc couronnée sous le nom de Catherine en 1724, du vivant du grand tsar, mais jamais l'empereur autoproclamé n'avait prononcé le désir de la voir lui succéder. Lors de son trépas, la décision sur sa succession revint au Conseil Suprême divisé en ces deux groupes nobiliaires évoqués ci-dessus. Pierre Menchikov<sup>10</sup> figurait parmi ces derniers, un homme issu de roture, militaire talentueux et ancien amant de Catherine ; comme les autres méritocrates aux origines douteuses, il avait donc tout intérêt à ce que celle-ci continue la politique de son époux. Afin de prévenir d'éventuelles contestations, il plaça les gardes du palais dans la salle de réunion où se débattait la succession et il fit imposer la jeune parvenue par la menace, alors que les nobles optèrent pour l'héritier légal, Pierre, le petit-fils du souverain défunt. Lors de la mort de Catherine trois ans plus tard, le Grand Conseil, le Sénat, et le Synode s'engagèrent à nouveau pour Pierre. Menchikov décida cette fois-ci de se liquer avec eux ; il venait de fiancer ce garçon de douze ans avec sa propre fille et se promettait ainsi la régence ! Nous avons ici un des rares cas d'hypergamie féminine, destinée à assurer la carrière d'un père.

7 E. Le Roy Ladurie, *Saint-Simon, op. cit.*, p. 222.

8 Sur les questions dynastiques voir l'article inégalé de Günther Stökl, « Das Problem der Thronfolgeordnung in Russland », dans Hans Kunisch, *Der dynastische Fürstenstaat. Zur Bedeutung von Sukzessionsordnungen für die Entstehung des frühmodernen Staates*, Berlin, Duncker und Humblot, 1982, p. 274-289.

9 Voir Karl-Heinz Ruffmann, « Russischer Adel als Sondertypus der europäischen Adelswelt », *Jahrbücher für die Geschichte Osteuropas*, n° 9, 1961, p. 161-178 ; Michael Confino, « À propos de la notion de service dans la noblesse russe aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles », *Cahiers du monde russe et soviétique*, t. XXXIV, 1993, p. 47-58.

10 Alexandre D. Menchikov (1673-1729), fils de palefrenier, devint prince de l'empire et *feld-maréchal*. Il contribua à l'avènement de Catherine I<sup>re</sup> et devint responsable du gouvernement jusqu'à ce que Pierre II le démette de ses fonctions.

Parvenu au sommet du pouvoir, Pierre II en dépit de son jeune âge se débarrassa aussitôt de Menchikov et cultiva la sympathie des grandes familles nobiliaires boyardes. La Russie aurait alors pu connaître la montée en puissance de « dynasties mandarinales »<sup>11</sup> créatrices de cabales. On assista à un retour à la période pré-pétroviennne symbolisée par l'installation de la Cour à Moscou, et par une succession de réformes affermissant le pouvoir des seigneurs. Pierre Alekseevitch se choisit une nouvelle fiancée, une princesse Dolgoroukov issue d'une très ancienne famille nobiliaire, mais il décéda de la petite vérole peu après (1730). La lutte pour la succession était à nouveau ouverte. La noblesse ancienne était largement majoritaire au Conseil Suprême ; ses représentants appréhendaient l'éventuel retour aux valeurs promues par Pierre I<sup>er</sup>, l'ouverture sur l'Occident, le retour à Pétersbourg, la limitation de leurs privilèges en faveur d'une bureaucratie omniprésente. Les deux seuls héritiers de Pierre le Grand, sa fille Élisabeth et son petit-fils Pierre de Holstein, furent déclarés illégitimes ; ils furent en quelques sortes rattrapés par leur bâtardise. L'Assemblée décida de faire appel à la fille d'Ivan V et d'une Saltykov, Anne de Courlande. Celle-ci était veuve et sans enfants ; situation prometteuse, car elle limitait la marge de manœuvre de la princesse. Pour renforcer leur pouvoir, les anciennes familles cherchèrent à modifier les droits de la souveraine en restaurant leurs privilèges oligarchiques ; selon un décret secret du Conseil Suprême, l'autorité de la tsarine fut limitée à des tâches représentatives. Ces politiques marginalisèrent sciemment les nobles « méritocratiques », issus pour la majorité d'entre eux des rangs de l'armée, fort soucieux de leurs avantages, et surtout les gardes, si jalouses de leurs privilèges. Anna Ivanovna feignit d'accepter le projet. Lors de sa première apparition au Conseil, elle fit entourer la salle par les gardes et déchira publiquement les articles restrictifs. Les membres du parti dit « républicain » furent arrêtés et exilés. Avec Anne et son favori Biron<sup>12</sup> commença le règne d'une nouvelle coterie autrement redoutable, celle des ministres et courtisans étrangers, d'origine germanique : Ostermann<sup>13</sup>, Münnich<sup>14</sup>, Loewenwolde<sup>15</sup>,

11 E. Le Roy Ladurie, *Saint-Simon, op. cit.*, p. 185.

12 Ernst Johann Biron (ou Bühren, 1690-1772) devint l'amant d'Anna Ivanovna en 1727. Il assura les Affaires intérieures durant son règne et fut régent pendant trois semaines après la mort de celle-ci. Il fut chassé du pouvoir et exilé en Sibérie.

13 Le Westphalien Heinrich Johann Friedrich Ostermann (1686-1747) arriva en Russie en 1704 et commença sa carrière comme traducteur et secrétaire au ministère des Affaires étrangères. Il négocia la paix de Nystadt ce qui lui valut la promotion au grade de vice-chancelier. Il assura les Affaires étrangères jusqu'au coup d'État d'Élisabeth en 1741.

14 Burchard Chr. Münnich (1683-1767), *feld-maréchal* et membre du Conseil privé d'Anna Ivanovna, Premier ministre d'Ivan VI. Il fut condamné à mort, puis exilé en Sibérie après le coup d'État d'Élisabeth.

15 Karl Gustav von Loewenwolde (?-1735), gentilhomme livonien, débuta sa carrière au service de la Suède et fut capturé par les Russes. Grand maréchal de la Cour sous Anna Ivanovna, il fut ministre plénipotentiaire à Vienne, Berlin et Varsovie.

Korff<sup>16</sup>, Mengden<sup>17</sup>, Keiserling<sup>18</sup> et Bismarck<sup>19</sup> dont certains étaient au service des tsars depuis le début du siècle<sup>20</sup>. Les Russes qui parvinrent à rester au gouvernement étaient pour la majorité d'entre eux issus de la méritocratie pétroviennne.

Chaque trépas impérial entraîna un remaniement de tout le personnel de la Cour ; il compromettait carrières et privilèges, à cause de la fragilité de la succession. Avec Anna Ivanovna, le trône n'était à nouveau pas affermi. Demeurée sans enfants, elle chercha à désigner comme héritier un descendant de son père Ivan V. Parmi les derniers Romanov (outre le lointain Pierre de Holstein et Élisabeth), il ne restait que la nièce de la tsarine, Élisabeth-Catherine-Christine de Mecklenbourg-Schwerin. En 1733, elle fut convertie à l'orthodoxie sous le nom d'Anna Léopoldovna ; la jeune femme épousa peu après Anton-Ulrich de Braunschweig-Wolfenbüttel<sup>21</sup>, apparenté aux Hohenzollern et aux Habsbourg. Par cette alliance, les descendants d'Ivan V s'intégrèrent éphémèrement dans les grandes familles princières d'Europe. Trop, selon le goût de la noblesse russe issue de tous bords qui préféra les unions consanguines avec des représentants de la caste boyarde. Peu avant le décès de la tsarine Anna Ivanovna, en octobre 1740, un petit garçon naquit de cette union, Ivan, successeur désigné au trône de toutes les Russies<sup>22</sup>. À la mort d'Anne, l'hoir de l'immense Empire était un nourrisson de deux mois ; après de longues tergiversations, la régence fut confiée à sa mère.

La cour de Russie connut une nouvelle division : après les clivages entre vieille noblesse boyarde et noblesse de service, puis les querelles entre Allemands et Russes, ce fut au tour des amis de l'Autriche et des adeptes de la France ou de

- 16 Johann-Albert Korff (1697-1766) commença sa carrière comme chambellan, fut nommé envoyé extraordinaire au Danemark (1740-1746 et 1748-1766), puis ministre à Stockholm (1746-1748). Il assura aussi la présidence de l'Académie des Sciences de 1734 à 1740.
- 17 Karl Ludwig Mengden (1706 ?-1761) fut président du Collège de commerce sous Anna Ivanovna et érigé au grade de baron. Il fut exilé dans le grand Nord.
- 18 Hermann Karl von Keiserling (1696-1764) fut conseiller privé sous Anna Ivanovna et ministre de Russie auprès de la Diète de Francfort. Il échappa au limogeage en 1741 et continua sa carrière diplomatique à Berlin, Vienne puis Varsovie où il décéda.
- 19 Ludolf-August von Bismarck (1683-après 1760), général en chef en 1739, disgracié par Anna Léopoldovna, il fut envoyé en Sibérie. Il retrouva ses fonctions sous Élisabeth et participa à la campagne des Russes pendant la guerre de Succession d'Autriche. Privé de promotion, il disparut en Prusse où il sombra dans la misère.
- 20 Francesco Locatelli, *Lettres moscovites*, Königsberg, [s.n.], 1736, p. 107-111.
- 21 Anton-Ulrich von Braunschweig-Wolfenbüttel (1714-1774) épousa Anna Léopoldovna en 1739 ; il fut promu *generalissimus* de l'armée russe sans avoir jamais servi. Après le coup d'État d'Élisabeth, il fut exilé à Kholmogory (gouv. d'Arkhangelsk) où il mourut.
- 22 Minna Curtis, *The Forgotten Empress, Anna Ivanovna and her Era*, New York, Ungar Publishing, p. 282 sq. et Evgenij Anisimov, *Anna Ioannovna*, Moskva, Molodaja gvardija, 2002, p. 14 sq.

la Prusse de se déchirer. Il s'agissait là d'une exception européenne ; à aucune cour les représentants étrangers ne parvinrent à usurper autant de pouvoir qu'à Saint-Petersbourg<sup>23</sup>. Rappelons le contexte international en 1740 : la France, contestant la Pragmatique Sanction selon laquelle le trône des Habsbourg revenait à Marie-Thérèse, venait de déclarer la guerre à l'Autriche. Frédéric II en profita pour faire irruption en Silésie. La guerre de Succession d'Autriche, doublée de guerres territoriales en marge de l'Empire, ravageait l'Europe. En Russie, les ministres étrangers attisaient le feu et entretenaient des factions suivant les grandes orientations de la politique internationale, mais sans connaître à fond la position des différentes personnalités au palais. Prétextant de vouloir maintenir l'équilibre politique en Europe, les représentants des puissances belligérantes, Français, Prussiens, Autrichiens, Bavaois et Saxons se livraient un combat sans merci pour attirer la Russie de leur côté. Il en résulta un nouveau coup d'État, fomenté par le représentant de Louis XV en personne, Joachim Trotti de La Chétardie<sup>24</sup>. Une fois de plus, ce fut grâce à l'aide des gardes que le trône fut conquis, cette fois-ci par l'unique fille survivante de Pierre le Grand : Élisabeth qui allait régner vingt ans. La France qui contestait la légitimité d'une femme sur le trône habsbourgeois, fut le maître d'œuvre de l'intronisation d'une princesse bâtarde ! L'intérêt de l'État permettait des excès qui auraient horrifié Saint-Simon ! Consciente de sa fragilité, elle établit immédiatement une filiation par rapport à son père. L'impératrice désigna comme successeur son « cher neveu », Karl-Peter-Ulrich von Holstein-Gotthorp, petit-fils de Pierre le Grand. Le plan très ramifié de la cour russe reposait ainsi sur une verticale fragile, remontant au testament de Catherine I<sup>re</sup> qui avait établi un tel ordre de succession. Toujours est-il, il y avait pour la première fois un faux-semblant de filiation royale, même si le système générationnel restait fragmenté. L'autre héritier de la couronne, le seul ayant droit légitime selon le testament d'Anna Ivanovna, le nourrisson Ivan Antonovitch, allait grandir dans un village perdu en Russie septentrionale ; fantôme vivant, il hanta plus d'un esprit contestataire, et Élisabeth vécut son règne durant dans l'angoisse d'un coup d'État en faveur d'icelui. Au début du règne de cette impératrice, les deux successeurs potentiels au trône des Romanov, Pierre et Ivan, étaient en fait

<sup>23</sup> Voir notre *Russie entre en Europe*, Paris, Éditions du CRNS, 1997, p. 95 sq.

<sup>24</sup> Joachim Jacques Trotti de La Chétardie (1705-1759) fut nommé, après une brillante et précoce carrière militaire, à l'ambassade de France en Angleterre (1721), puis en Hollande. Il passa neuf ans à l'ambassade de France en Prusse où il connut le futur Frédéric II. En 1739 enfin il fut envoyé à Saint-Petersbourg où il se lia aussitôt avec la princesse dont il prépara le coup d'État. Il succomba aux intrigues de Bestoujev et dut quitter la capitale russe en 24 heures. Après avoir été ambassadeur en Sardaigne, il fut nommé lieutenant général à la suite de sa campagne en Italie. Il combattit à la bataille de Hanau où il mourut en 1759.

des princes germaniques apparentés aux Habsbourg et aux Hohenzollern ; ces liens fournissent l'une des explications de l'étrange constellation des courtisans et diplomates autour d'un héritage fragile. L'Allemagne, en dépit du rôle de la France lors du coup d'État d'Élisabeth en 1741, restait présente et détenait pour ainsi dire les clés de l'avenir.

Élisabeth était la dernière héritière directe de Pierre I<sup>er</sup> ; elle refusa de contracter un mariage officiel et donc d'avoir des enfants légitimes. Une alliance avec un prince étranger ou avec un noble russe aurait limité son autorité en faveur de cette oligarchie toujours avide d'augmenter son pouvoir et d'instaurer une forme de monarchie constitutionnelle. La présence d'une femme jeune, jolie et indépendante à la tête de l'État modifiait à sa manière les rôles, faussait un jeu rôdé depuis des siècles. Le ballet des maîtresses avec leur réseaux d'influence était plus ou moins toléré dans les cours occidentales ; la chorégraphie des amants autour d'une souveraine capricieuse (pourvue d'un grand sens de solidarité envers la gent féminine de surcroît) heurtait les esprits, tranchait par exemple sur la vie de l'apparement vertueuse *mater familias et patriae*, Marie Thérèse. Liges et fractions se créèrent, se défirent, changèrent avec ou sans la participation des ministres étrangers. Sous le règne d'Élisabeth I<sup>re</sup>, le système de cour se compliqua, proliféra à un niveau horizontal, faute de plan vertical ou généalogique ininterrompu. Le premier groupe comptait les intimes : ses favoris ou amants Razoumovski<sup>25</sup>, Chouvalov<sup>26</sup>, Vorontsov<sup>27</sup>, Lestocq<sup>28</sup> auxquels il faut ajouter les membres de la famille maternelle, des cousins d'origine livonienne, issus de roture, les Skavronki, Hendrikov, Tchoglokov anoblis par Pierre I<sup>er</sup> ou par la nouvelle souveraine. Pendant les premières années du règne, ces parvenus affichaient leur complicité avec les diplomates français

25 Alexis G. Razoumovski (1709-1771) commença sa carrière en 1731 comme chanteur à la chapelle ukrainienne de la Cour, où il devint bientôt l'amant de la princesse Élisabeth ; après le coup d'État, il fut nommé chambellan, reçut le titre de comte en 1744, de lieutenant général et, en 1756, de *feld-maréchal*, sans mérite aucun.

26 Pierre I. Chouvalov (1711-1767) gérait les Affaires intérieures et les Finances ; contrôlant un certain nombre de monopoles, la pêche à la baleine par exemple, il était l'homme le plus riche du régime.

27 Mikhaïl L. Vorontsov (1714-1767) fut nommé vice-chancelier en 1744 puis Grand chancelier en 1758 ; il sut maintenir ses fonctions sous Pierre III et fut le fidèle serviteur de Catherine II jusqu'au jour où il s'opposa au mariage de l'impératrice avec le prince Orlov.

28 Jean-Hermann Lestocq ou L'Estock (1692-1767), descendant de huguenots français, entra en 1713 au service de Pierre I<sup>er</sup>. Sa contribution au coup d'État d'Élisabeth lui valut les titres de conseiller privé, de président du Collège médical et de médecin personnel de Sa Majesté. Ses relations privilégiées avec le grand-duc et ses contacts fréquents avec la Prusse, lui apportèrent en 1749 la disgrâce et l'exil à Ouglitch, puis Ostioug jusqu'à l'avènement de Pierre III en 1762.

et prussiens<sup>29</sup>. Il faut ainsi revenir au problème de l'hypergamie féminine si chère à Emmanuel Le Roy Ladurie<sup>30</sup> ; à la cour d'Élisabeth, ce fut l'hypergamie masculine qui relevait de la norme. On se hissait dans la hiérarchie de cour en épousant une parente ou une amie de la tsarine. L'« empereur nocturne », Alexis Razoumovski, représentait le cas le plus spectaculaire ; simple paysan ukrainien, à peine lettré, il était parvenu au sommet de la hiérarchie grâce à son mariagemorganatique avec Élisabeth.

L'épouse du vice-chancelier Vorontsov, Anna Karlovna<sup>31</sup>, était à la tête de la faction féminine issue de la famille de Catherine I<sup>re</sup>, comptant les descendantes du frère et des nièces de celle-ci<sup>32</sup>. Les dames d'honneur avaient souvent plus d'emprise sur l'impératrice que ses ministres, amants déçus ou personnages trop peu attrayants pour jouer ce rôle, et de ce fait traités en valets de pied. Ces femmes issues d'un milieu modeste, parvenues au début des années 1740 aux premiers rangs de la Cour, avaient été les compagnes de jeu d'Élisabeth, les confidentes de ses amours précoces, les organisatrices de ses rendez-vous galants, et ceci dans un palais étouffant sous les contrôles de la police secrète d'Anna Ivanovna ! La souveraine leur vouait une reconnaissance éternelle et sincère ; signe de suprême confiance, elles avaient le droit de lui « gratouiller » la plante des pieds durant son sommeil. La Vorontsova dominait cette petite cour familiale, entraînait à toute heure dans les salons impériaux pour recevoir les confidences d'Élisabeth. Évitant de trop se mêler des Affaires, elle se contentait d'un rôle passif, transmettant par-ci par-là les « sages avis » de son mari ou préparant Élisabeth à les écouter. Parmi ses complices, on comptait une autre cousine de l'impératrice, Evdokia, mariée avec Tchernychev, le ministre russe à Berlin<sup>33</sup>. Présomptueuse, encline au faste, celle-ci ne comprenait pas la simplicité du cérémonial à Potsdam ; elle l'interpréta comme un affront

278

29 Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, [GStA], Rep. 92, Nachlass Heinrich von Preussen, B IV, 15, fol. 10-22.

30 E. Le Roy Ladurie, *Saint-Simon*, *op. cit.*, p. 23.

31 Anna K. Vorontsova, née Skavronskaïa (1723-1775) était la fille de l'un des frères de l'impératrice Catherine I<sup>re</sup>, elle épousa le vice-chancelier et fut promue *Staatsdama* en 1742.

32 Voir à ce sujet les descriptions des Prussiens Axel von Mardefeld et Carl Wilhelm Finck von Finckenstein : « Mémoire de Mardefeld sur les Personnalités les plus importantes à la "Cour de Russie" : la Russie d'Élisabeth vue par des diplomates prussiens (I) », présenté par F.-D. Liechtenhan, *Cahiers du monde russe et slave*, 39 (3), 1998, p. 253-282 ; et de Finckenstein, « Relation générale de la "Cour de Russie, 1748" : la Russie d'Élisabeth vue par des diplomates prussiens (II) », présenté par F.-D. Liechtenhan, *Cahiers du monde russe et slave*, 39 (4), 1998, p. 300-346.

33 Pierre G. Tchernychev (1712-1773), conseiller secret, chambellan et sénateur, commença sa carrière diplomatique qui le conduisit à partir de 1741 de Copenhague, à Berlin et à Londres.

personnel qui tourna bientôt en une haine profonde contre le roi de Prusse. Ses plaintes rejoignirent les impressions d'Anna Karlovna, n'avait-on pas osé, à Versailles, priver la cousine de l'impératrice du tabouret<sup>34</sup> ! Dès leur retour, les deux femmes fomentèrent la dysharmonie dans le groupe franco-prussien, l'une détestant Frédéric, l'autre réprouvant Louis. Ces dames ne se privaient pas de propos désobligeants sur les princes occidentaux : des goujats, irrespectueux de la dignité impériale russe, tel était leur jugement qui ne laissait Élisabeth, très soucieuse d'étiquette, guère indifférente. Leurs intrigues furent un facteur déterminant pour le revirement de la tsarine en faveur de l'Autriche en mai 1746. Une autre parente avait épousé le chambellan Tchoglokov<sup>35</sup> et fut promue au service de la grande-duchesse Catherine. Maria Tchoglokova<sup>36</sup> rendit à celle-ci les mêmes services que jadis à la jeune princesse Élisabeth, protégeait ses amours clandestins, sans garder la discrétion de rigueur. Maîtresse de Vorontsov jusqu'à son départ en Occident, elle avait longtemps adhéré à la faction franco-prussienne ; le goût du pouvoir, au hasard de ses liaisons, l'attira aux côtés du chancelier Bestoujev<sup>37</sup> et de ses adeptes à partir de 1746. Une autre cousine, Christina Hendrikova<sup>38</sup>, fut brièvement mariée à un aventurier élevé en vue des noces au rang de brigadier et gentilhomme de la Chambre. Somoïlov, tel fut le nom de l'heureux élu, se rendit compte de la petite vertu de la dame et s'avisait de la rosser, oubliant dans sa fureur l'illustre ascendance de son épouse. Féministe avant la lettre, Élisabeth organisa immédiatement le divorce et chassa la brute du palais. Frivole, peu intelligente, la Hendrikova

- 34 Les seules étrangères pouvant bénéficier du tabouret furent alors les princesses espagnoles ; argument inconcevable pour les Russes.
- 35 Nicolas N. Tchoglokov (1718-1754), lieutenant de garde et chambellan, en 1747 Grand maître de la maison du grand-duc.
- 36 Maria S. Tchoglokova, née Hendrikova (1723-1756), cousine d'Élisabeth et son maître de garde-robe. Duègne de Catherine, elle fut chargée de surveiller la vie intime de la princesse, mais ne sut empêcher sa liaison avec Serge V. Saltykov.
- 37 Alexis P. Bestoujev-Rjoumine (1693-1766) débuta dans la diplomatie au service de la cour de Hanovre et du roi d'Angleterre en 1717. De retour aux côtés de Pierre I<sup>er</sup>, il fut aussitôt envoyé en mission au Danemark et fut un des maîtres d'œuvre de la paix avec la Suède (1721). Anna Ivanovna le nomma en 1740 conseiller privé et ministre d'État, mais il tomba en disgrâce sous la régence d'Anna Léopoldovna. Élisabeth le sortit de sa retraite et le nomma sénateur puis chancelier de l'Empire. Il travailla dans les années 1740-1750 à brouiller Élisabeth avec la France et la Prusse, et l'incita à envoyer des troupes russes aux côtés de l'Autriche. Lors de la guerre de Sept Ans, il récidiva. En dépit des victoires russes, Bestoujev ordonna subitement la retraite de ses hommes vers la Courlande : l'état de santé d'Élisabeth lui avait fait appréhender l'accession au trône de Pierre, grand prussophile et son ennemi déclaré. Or la souveraine se remit ; apprenant les manœuvres de son chancelier, elle le fit arrêter et exiler en province. Il fut rétabli dans ses fonctions de sénateur par Catherine II (en 1762), reconnaissante de son soutien inlassable contre feu son époux.
- 38 Elle était la fille d'un frère de Catherine I<sup>re</sup> ; Christina Skavronskaïa épousa en premières noces un artisan, Simon Henri Léontievitch, connu sous le nom russisé de Hendrikov.

rendait de petits services, des informations sur le choix des convives à la table impériale ou des transmissions de lettres au clan franco-prussien moyennant des cadeaux de faible valeur.

Le voyage des Vorontsov à l'étranger en 1745-1746 priva le parti franco-prussien d'un important support ; leur absence augmentait le pouvoir d'une rivale redoutable, la première dame du palais, Mme Bestoujev<sup>39</sup>. À en croire les *Mémoires* du baron Friedrich von der Trenck, un aventurier et ennemi déclaré de Frédéric II, elle tenait les rênes du gouvernement<sup>40</sup>. Trenck, célèbre pour ses passades dont la chancelière, allemande de naissance, eut elle aussi le privilège, trempa sa plume dans le fiel. Anna Ivanovna Bestoujeva fut la seule personne à trouver sa sympathie à la cour impériale dont la médiocrité navrait le hobereau prussien. Effective régente du pays, nota-t-il non sans exagération, elle décidait de la guerre ou de la paix. Bestoujev était la marionnette de son épouse, une femme intelligente et rusée, plus majestueuse que l'impératrice. Le couple lui paraissait mal associé, le chancelier réunissant en sa personne des traits aussi contradictoires que la malice, l'égoïsme, la faiblesse et la mesquinerie. Anna Ivanovna était entièrement dévouée aux Anglais, grâce à une pension juteuse. Les 1 000 ducats gracieusement offerts par le ministre français Dallon<sup>41</sup> à sa rivale Anna Trubetzkoy<sup>42</sup> ou les 4 000 roubles glissés par Mardefeld<sup>43</sup> dans la poche du mari<sup>44</sup>, le procureur général, ne faisaient pas le poids contre les dizaines de milliers de livres sterling qui coulaient dans la caisse familiale des

39 Anna I. Bestoujeva, née Boetticher (décédée vers 1762) avait longtemps vécu en Occident parce que son père fut ministre de Russie en Basse-Saxe.

40 Friedrich von der Trenck, *Merkwürdige Lebensgeschichte*, Berlin, Viehweg, 1786, t. II, p. 119.

41 Louis d'Usson, comte d'Alion (1705-après 1748 ; s'écrit aussi d'Allion ou Dallon) fut envoyé à Moscou en 1723 et fut chargé du commissariat pour la délimitation des provinces persanes conquises par les Russes et les Turcs. En 1739, il fut nommé secrétaire de l'ambassadeur de France La Chétardie qu'il remplaça, sans avoir les titres de ministre plénipotentiaire, après le premier retour du marquis en France (1742). Quand La Chétardie dut définitivement quitter la Russie, Dallon lui succéda officiellement ; il ne put éviter l'engagement de la Russie aux côtés de l'Autriche. En décembre 1747, il fut rappelé en France sans retrouver des fonctions officielles.

42 Anna Troubetzkoy était la fille du vice-chancelier Gavril I. Golovkine qu'Élisabeth avait fait exiler en Sibérie après son coup d'État.

43 Axel von Mardefeld (1691 [1692 ?]-1748) fut appelé aux côtés de son oncle Gustav à Pétersbourg en 1724 ; il fut accrédité ambassadeur auprès de Pierre II en 1728. Après son retour de Russie en 1746, il devint chef du cabinet ministériel à Potsdam. Il mourut des suites d'une attaque cérébrale deux ans plus tard.

44 Nikita Y. Trubetzkoy (1699-1767) fit ses études à l'étranger et débuta dans la carrière militaire en 1719 dans la garde du palais. En 1730-1740, il était un des chefs de file de la lutte contre le règne des étrangers. Sergent de la garde de Préobrajenski, il participa au coup d'État de 1741 et entama une carrière exceptionnelle : il devint membre du Collège de guerre, maréchal de Russie et procureur du Sénat.

Bestoujev. Et d'Argenson accusait son ministre de gaspiller l'argent « pour faire des pensionnaires à la France<sup>45</sup> »... À tous les niveaux, l'économie des cabinets paralysait les légations.

Certaines femmes furent promues dames d'honneur ou dames d'atour grâce à certains liens « familiaux » ; Élisabeth aimait élever les parentes de ses amants. Une tante du favori Ivan Chouvalov<sup>46</sup>, Mavra Egorovna Chouvalova<sup>47</sup> jouissait d'une grande emprise sur la souveraine, discutait de questions politiques, émettait des jugements dont Élisabeth souvent s'inspira. Mariée à un homme volage, Pierre Chouvalov, Mavra avait découvert la liaison de celui-ci avec une fille du Grand chancelier ; une raison pour vouer une haine implacable à toute la famille Bestoujev. Or son Don Juan d'époux gérait les finances impériales, avait introduit monopoles et fermages dont il se réservait une partie de l'exploitation ; les plantations de tabac, la pêche dans la mer Blanche et la sylviculture lui assuraient des revenus importants. Les rancœurs de sa femme risquaient de compromettre la belle situation familiale ; il renversa les rôles, accusa le chancelier, père indigne, de lui avoir livré sa fille contre de l'argent. L'affaire fut étouffée, la liaison rompue mais les deux hommes sortirent affaiblis de cette aventure, car Élisabeth savait se montrer pudibonde<sup>48</sup>. Définitivement brouillé avec le Grand chancelier, torturé par le regret et la mauvaise conscience, Chouvalov devint (par raison) l'allié des franco-prussiens, appuyé de surcroît par sa mégère toujours prête à relancer le combat contre le ministre<sup>49</sup>. Le parti des Chouvalov, Rumiantsov et Trubetzkoy, en dépit des anecdotes à leur sujet, formaient après 1744 le principal support de la cabale franco-prussienne, même si cela coûtait dentelles, gallons, tabatières, vins... écus et livres.

Les représentants étrangers se heurtaient ainsi à un problème insoluble : comment se comporter vis-à-vis de cette gent féminine toute-puissante ? Frédéric II ne jugeait pas nécessaire de cultiver les amies de la tsarine ; il concentrait ses dépenses (rares) sur les courtisans les plus en vue, surtout quand il les savait acquis à sa cause. Il lui répugnait dans son for intérieur de se plier

45 Lettre du 15 février 1744 de La Chétardie à Amelot, *SIRIO*, t. CV, p. 184-185.

46 Ivan I. Chouvalov (1727-1797), cousin de Pierre et d'Alexandre Ch., chambellan et favori d'Élisabeth à partir de 1749. Il paraît comme le porte-parole de la souveraine vers la fin du règne. Il est à l'origine de la fondation de la première université russe à Moscou (1755) et de la création de l'Académie des Beaux-Arts (1757) et du premier théâtre russe (1756).

47 Marfa E. Chouvalova, née Chepeleva (1708-1759), l'épouse du ministre Pierre Ch. et la confidente de l'impératrice et sa partenaire préférée au jeu. Elle lui fournissait les amants dont son propre neveu, Ivan Ivanovitch Ch. (1727-1797).

48 Lettre de Pezold, ministre de Saxe, au roi Frédéric-Auguste du 22 octobre 1742, *SIRIO*, t. II, p. 449. Voir aussi l'ouvrage de l'un de leurs contemporains : Michail Schtscherbatov, *Über die Sittenverderbnis in Russland*, Berlin, Newa Verlag, 1925, p. 83.

49 Lettre de Finckenstein du 11 août 1749, GStA, Rep. 96, 56 B, fol. 48-50.

aux exigences d'une cour régie par une femme ; en dépit des conseils réitérés de son représentant Mardefeld, il négligeait sciemment la deuxième force du palais d'Hiver, derrière les favoris et ministres étrangers : l'entourage féminin de la souveraine. Les Prussiens distribuaient l'argent avec parcimonie, comportement peu habile dans une gynécocratie confirmée depuis Catherine I<sup>re</sup>. Les Français donnaient peu, mais ils eurent soin de flatter les dames, canal essentiel pour rentrer dans les bonnes grâces d'Élisabeth ; d'Argenson organisa après de longues hésitations une campagne de séduction visant les amies intimes d'Élisabeth. L'épouse du général en chef, la Roumiantsova, « dame du palais et fort en faveur auprès de l'impératrice »<sup>50</sup> et la princesse Dolgoroukova, née Galitsina<sup>51</sup>, « appartenant à tout ce qu'il y a de plus bien à la Cour », recevaient des « gratifications » issues des caisses de l'ambassade de France allant de 4 000 à 6 000 livres d'argent comptant<sup>52</sup>. Versailles préférait cultiver les dames d'atour issues de l'ancienne noblesse, comportement révélateur de l'opinion du cabinet sur la méritocratie russe ; on rechignait à soigner la famille roturière de la fille de Pierre le Grand. Berlin par contre ne faisait pas la différence, semblait plus à l'aise avec les parvenus issus de tous bords. Une telle répartition des rôles, systématiquement poursuivie à l'aide d'espèces sonnantes et trébuchantes, aurait pu faire la force des franco-prussiens. Mais les diplomates s'enlisaient dans le système de cour, se laissaient prendre aux petites intrigues qui opposaient famille impériale, favoris, courtisans et leur entourage féminin.

La troisième cabale réunissait les survivants du règne de Pierre le Grand et quelques rescapés de l'ancien régime, correspondant lui-même au règne d'Anna Ivanovna et à la brève régence d'Anna Léopoldovna ; il s'agissait notamment du procureur général Trubetzkoy, du grand écuyer Kourakine<sup>53</sup>, du général Saltykov<sup>54</sup>, de l'amiral

50 Maria A. Roumiantsova, née Matveeva (1698-1788), fille de diplomate, fut l'épouse du général en chef et gouverneur de Kazan'. Elle avait compté parmi les nombreuses maîtresses de Pierre le Grand qui fut sans doute le père de l'un ou de l'autre de ses enfants. Un lien « familial » la liait ainsi à l'impératrice.

51 Irina D. Dolgoroukova, promue *Staatsdama* au début du règne d'Élisabeth, était une fille de Dimitri M. Galitzine, le promoteur d'une monarchie constitutionnelle en 1730 qui fut exilé par Anna Ivanovna.

52 Dallion à d'Argenson 8/18 mars 1746, archives des Affaires étrangères, Paris [A. A. E.], Correspondance politique [C. P.], Russie, t. 48, fol. 136.

53 Alexandre B. Kourakine (1697-1749), fils du célèbre diplomate, Boris K., fut un des premiers jeunes nobles russes à bénéficier d'une éducation à l'étranger ; il parlait l'allemand, l'anglais et le français. De 1722 à 1724, il travailla avec son père à l'ambassade de Russie à Paris et participa aux négociations de paix avec la Turquie en 1722-1723. En 1729, il rentra à Pétersbourg, au service de la Cour, puis devint sénateur en 1741.

54 Pierre S. Saltykov (1698-1773) fit ses débuts dans la guerre de Succession de Pologne. Nommé général adjudant, il participa à la guerre contre la Suède. Pendant la guerre de Sept Ans, devenu commandant en chef, il emporta la bataille de Kunersdorf. Il quitta son poste après une discorde avec le Haut Conseil de guerre. De 1764-1771, il fut gouverneur de Moscou.

Golicyn<sup>55</sup> ; ils évitaient dans un premier temps la compagnie des ministres et ambassadeurs étrangers. Un petit clan d'Allemands avait survécu au changement de gouvernement et formait un quatrième groupe : le prince de Hesse-Hombourg<sup>56</sup>, le secrétaire de cabinet Brevern<sup>57</sup>, un frère de ce premier ministre déchu qu'était le Grand chambellan Münnich<sup>58</sup>, puis les diplomates Keiserling, Korff et Gross<sup>59</sup>. Nombre d'entre eux allaient se laisser corrompre par les pots de vin des Anglais, à la grande inquiétude de la France qui voyait ce groupe adverse s'accroître de semaine en semaine<sup>60</sup>. Une cinquième faction comptait certains représentants de la noblesse de service préoccupés par leur ascension sociale ou leur maintien dans la hiérarchie : les cadres des gardes, fomenteurs de coups d'État, furent anoblis par Élisabeth et dotés des terres dérobées aux anciens dignitaires des deux Anne. Ces méritocrates avaient tout intérêt à cultiver les relations avec les Français, généreux donateurs de pots-de-vin jusqu'au revirement d'Élisabeth en faveur des Autrichiens. Les descendants des boyards, nostalgiques de la vieille Moscovie, formaient un clan à part mais discret. Élisabeth sut habilement ménager leur sensibilité, elle gagna leurs cœurs par la réhabilitation des familles condamnées pour républicanisme par Anne<sup>61</sup>. La princesse se montrait pieuse orthodoxe ; ses voyages fréquents à Kiev, Moscou et au monastère de Troïtsa, symbolisant la réunion de l'ancienne Rus' kievienne et de la Moscovie orthodoxes avec la Russie pétroviennne, suscitaient leur sympathie sans estomper leurs réserves. Le gouvernement de la nouvelle tsarine reposait essentiellement sur des favoris issus de tous bords et les cadres de l'armée, mais Élisabeth franchit un pas en comparaison à ses prédécesseurs ; elle s'assura le silence de l'oligarchie boyarde et l'appui de l'aristocratie de service. Son règne de vingt ans peut être considéré comme le plus calme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

55 Mikhail M. Galitzine (1681-1764) fut envoyé par Pierre en Hollande pour s'initier à la Marine. Président du Collège de justice, membre du Collège de la Marine, il devint en 1740 gouverneur d'Astrakan, puis de 1745-1748 ambassadeur en Perse d'où il importa la pêche en Russie. À partir de 1748, il assura le commandement général de la Marine.

56 Ludwig Johann Wilhelm de Hesse-Hombourg (1705-1745) arriva en Russie en 1722 ; lieutenant général de Saint-Petersbourg et membre du Collège de guerre, victorieux contre les Tatares de Crimée et les Ottomans, il devint, sous Anna Ivanovna, gouverneur de la province d'Astrakhan. Élisabeth le nomma maréchal en chef.

57 Carl von Brevern (1704-1744). Ministre de conférence d'origine livonienne, conseiller privé et président de l'Académie des Beaux-Arts.

58 Christian Wilhelm Münnich (1688-1768) conseiller intime de la souveraine et Grand maître à la Cour. Il était le frère du ministre d'Anna Ivanovna, Burchard, qui fut exilé en Sibérie en 1741.

59 Heinrich Gross (1713-1765) fut le secrétaire de Kantemir à Londres entre 1736 et 1738 et suivit celui-ci à Paris. Il occupa à la suite de l'illustre poète le poste de ministre plénipotentiaire russe en France puis à Berlin.

60 Le Chambrier au roi, le 29 décembre 1741, GStA, Rep. XI, Frankreich 89, fasc. 123, fol. 252.

61 Lettre de Le Chambrier au roi du 29 décembre 1741, *op. cit.*

La Russie ne connaissait pas le système de sièges avec leur préséance ; les ambassadeurs mis à part, dont la hiérarchie répondait à la norme internationale, les rangs étaient occupés en fonction de la volonté de la monarchie. Nouvelle source de malentendus, les différentes conceptions des systèmes de cour se révélèrent incompatibles ; elles conduisirent les grandes nations continentales dans l'engrenage. La Russie depuis Pierre I<sup>er</sup> s'organisait selon une hiérarchie militaire ; un ministre plénipotentiaire était traité « d'égal avec les lieutenants généraux et conseillers privés »<sup>62</sup>. Cela ne l'empêchait pas « d'approcher et de parler à la personne de Sa Majesté », d'être invité aux fêtes, d'avoir l'honneur de se retrouver à table avec la famille impériale ou de participer à ses loisirs. Le corps diplomatique était averti des bals, des comédies ou des opéras, « attention inusitée à d'autres cours d'Europe ». Le représentant d'Élisabeth, Heinrich Gross, un adepte de la faction germanique, revendiquait ces mêmes droits et honneurs à Versailles. Il s'offusquait de la place accordée aux ministres plénipotentiaires, installés derrière les secrétaires des ambassadeurs. Il jugeait indigne de ne pas être cherché en carrosse royal et de ne pas être raccompagné par des officiers après l'audience. Plus offensant encore pour un sujet d'Élisabeth I<sup>re</sup>, la coutume, à Versailles, de ne pas présenter le personnel diplomatique au roi lors de son « passage par la chapelle »<sup>63</sup>. Ses lettres remplies de plaintes incitèrent Bestoujev, échauffé par le comportement de Dallion, à précipiter la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Russie.

Les difficultés de cérémonial, de code et de langage dans lesquels s'enlisaient les ministres avaient leur origine dans un malentendu historique. À l'époque d'Élisabeth, l'antagonisme entre la nation catholique et l'Empire orthodoxe s'accrut dans la mesure où la France avait contribué à restaurer la Russie selon l'héritage de Pierre I<sup>er</sup>, en rétablissant une filiation qui autorisait la souveraine à revendiquer titres et positions dans le concert des puissances européennes. Le grand tsar s'était autoproclamé « Empereur de toutes les Russies », intitulé qui lui fut aussitôt refusé par les nations européennes, à commencer par la France dont la réaction fut des plus virulentes. Au moment du coup d'État de sa fille en 1741, un mécanisme issu de la revendication de modifier préséances et intitulés s'était mis en place pour infailliblement conduire vers la rupture diplomatique en 1748. Huit ans plus tard, alors qu'un conflit international menaçait à nouveau, la France, intéressée à une alliance russe, oubliait encore ses principes, la primogéniture et la loi salique, pour renouer avec Élisabeth, son principal

62 Dallion à d'Argenson le 7 avril 1745, A. A. E, C. P., Russie, t. XLVII, fol. 210.

63 « Sur ce qui s'est passé lorsque M. Dallion ministre plénipotentiaire du roi en Russie fut autorisé à donner le titre d'impératrice à la tsarine de Russie », A. A. E, M. et D., Russie, 1735-1759, t. XXX, fol. 125-130.

partenaire dans son combat contre la Prusse pendant la guerre. La première impératrice russe universellement reconnue mourut en décembre 1761, en pleine guerre de Sept Ans, alors que ses troupes allaient écraser Frédéric II. Ce trépas changea encore les donnees.

Pierre de Holstein, petit-fils de Pierre le Grand et successeur désigné depuis longtemps, monta en toute légitimité sur le trône de Russie en 1762. Il n'était pas aimé de son peuple. Pierre III montrait son dédain pour la nation russe, offensait le clergé, enfreignait les rituels sacrés de l'orthodoxie, mangeait des friandises pendant l'office, omettait de faire le signe de croix ou de s'incliner, blasphémait publiquement et ne manquait pas de provoquer les prélats et dignitaires, fort pieux, du régime précédent. Il se plaisait en la compagnie de gueux, de bas officiers holsteinois ou de femmes de mauvaises mœurs. Pis, il ne montrait aucune envie de voir perpétuer sa race. Le bruit courait que son mariage avec Catherine, née Sophie von Anhalt-Zerbst, n'avait pas été consommé ; Kyrill, le frère de Razoumovski, favori d'Élisabeth, aurait rendu quelque service lors de la nuit de noces ; une certaine généalogie « élisabéthaine », par le truchement d'un beau-frère morganatique, aurait ainsi été établie... Le fils de Catherine né en 1754, Paul, l'héritier de la couronne, aurait été le fruit d'une autre liaison extraconjugale avec Serge Saltykov<sup>64</sup> ! Pierre régna six mois, le temps de mettre un terme à la coalition contre Frédéric II, son héros. Il affranchit la noblesse du service militaire ; un droit jugé excessif par les méritocrates dont l'ascension sociale dépendait exclusivement de la qualité de leur investissement pour l'État. Effrayés par un éventuel retour à un « esprit plus républicain », ils contribuèrent à la chute du nouveau tsar.

Le scénario de la prise du pouvoir par la petite princesse d'Anhalt-Zerbst, dite Catherine Alexeevna, ne manque pas de ressembler au coup d'État d'Élisabeth, sauf que les puissances étrangères n'y eurent pas de poids. Il s'agit dans ce cas d'une usurpation du trône, le seul héritier légitime étant le fils (préssumé) du couple impérial, Paul (âge de sept ans), pour lequel Catherine II aurait tout au plus dû assurer la régence. Le petit *tsarévitch* s'avérant très rebelle envers sa mère, il fut à son tour menacé. Catherine songea sérieusement à légitimer l'un de ses bâtards, Alexis, qu'elle avait eu en avril 1762 de Gregory Orlov, le maître d'œuvre de son coup d'État<sup>65</sup>. Le renversement de Pierre III relevait-il de

64 Serge V. Saltykov (1726-1765), officier et chambellan, fut le premier amant de Catherine. La ressemblance entre Pierre III et Paul I<sup>er</sup> laisse planer un doute sur cette légende entretenue par Catherine dans le manuscrit original de ses *Mémoires*.

65 Grigory G. Orlov (1734-1783) fut formé au corps des Cadets, la première école militaire russe. Héros de la guerre de Sept Ans, il sut s'approcher de la grande-duchesse Catherine dont il devint l'amant et l'organisateur de son coup d'État. Nous ignorons son rôle précis dans la mort douteuse de Pierre III. Sur le petit Alexey, voir John Alexander, *Catherine the Great, Life and Legend*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 56 sq.

la seule responsabilité de Catherine ou était-ce un complot d'une oligarchie aspirant à une forme de monarchie constitutionnelle ? Après la naissance de ce nouveau bâtard, elle se savait menacée. Cette fois-ci, Pierre n'avait plus de raison de reconnaître l'enfant. Élisabeth n'était plus là pour modifier sa succession et pour exercer une certaine pression sur ses héritiers fragiles, car interchangeables. Pierre prit par ailleurs ses précautions ; il suivit le modèle de son grand-père quand il prêta serment. Il annonça solennellement qu'il choisirait lui-même son héritier. Dans les prières officielles, son fils Paul était désigné comme *tsarévitch*, et pas expressément comme son successeur. Sans doute voulait-il se réserver le droit de modifier son choix. La personnalité de Pierre était très contestée ; mais était-il pour autant incapable de régner ? Il commit des erreurs, surtout dans le domaine religieux et militaire, mais suffisaient-elles pour le détrôner et peut-être l'assassiner ? Pierre avait tout intérêt à faire bon ménage avec son épouse ; son fils, éduqué par Élisabeth en personne, légitimait à sa manière une succession par un prince étranger, né Holstein-Gottorp. Et un autre héritier des Romanov survivait dans un cachot de Schüsselbourg... Élisabeth, fidèle à ses principes, avait laissé le petit Ivan VI, tsar-nourisson désigné en 1740, en vie. Dépourvu de toute formation intellectuelle, devenu imbécile après vingt ans de privations, il pouvait servir d'effigie à des clans familiaux avides de pouvoir. Or Catherine sut exploiter les intérêts de l'élite oligarchique pour réaliser son rêve : écarter son époux du pouvoir en faveur de son fils dans un premier temps, puis s'emparer du trône.

La constellation des acteurs du coup d'État ne manque pas d'intérêt : Nikita Panine<sup>66</sup>, l'éphémère amant de feu la tsarine, Cyrille Razoumovski<sup>67</sup>, le frère de l'époux morganatique de celle-ci, et Gregory Teplov<sup>68</sup>, un méritocrate parvenu au sommet de l'Académie impériale des Sciences ; ce furent donc des

66 Nikita I. Panine (1718-1783) représentait la Russie à Stockholm sous Élisabeth. Il participa au coup d'État de Catherine, mais aurait préféré une régence jusqu'à la majorité de Paul dont il fut le précepteur. Il fut ministre des Affaires étrangères de 1763 à 1781, Catherine appréhendait cependant ses idées sur les monarchies constitutionnelles. Leur désaccord sur les affaires du Nord et la question polonaise brisa la carrière de Panine qui fut démis de ses fonctions en 1781.

67 Kirill G. Razoumovski (1728-1803), le frère du favori d'Élisabeth, fut nommé chambellan en 1746, puis président de l'Académie des Sciences (1746-1760), sans participer aux activités scientifiques. En 1750, il devint *hetman* (chef militaire) d'Ukraine qu'il réorganisa à la fois sur le plan économique et administratif, sans négliger son développement culturel. Il participa au coup d'État de Catherine, qui le remercia en le nommant sénateur et adjudant en chef, puis général *feld-maréchal* et membre du Conseil d'État ; la fonction de *hetman*, jugée dangereuse, fut cependant abolie.

68 Grigory N. Teplov (1717-1779) fut l'éducateur de Kyrill Razoumovski et il le seconda quand celui-ci fut nommé président de l'Académie des Sciences. Il s'occupa aussi des affaires d'Ukraine où il se distingua par ses recherches historiques. Il participa activement au coup d'État de Catherine et était présent lors de la mort de Pierre III.

« créatures » d'Élisabeth, flanqués d'hommes nouveaux, les cinq frères Orlov, purs fruits du « doux et joyeux règne de la fille de Pierre le Grand »<sup>69</sup> qui s'affairèrent à éliminer Pierre. S'y ajoutèrent, au moment du coup d'État, les gardes, en partie des vétérans de l'assaut de 1741. Ils arboraient, malgré les interdits, fièrement leurs anciens uniformes russes. Le récit du renversement de l'empereur par Catherine déconcerte, tellement il ressemble aux événements de jadis<sup>70</sup>. Pierre séjournait avec sa maîtresse à Oranienbaum, alors que l'impératrice s'était réfugiée à Péterhof. Elle s'était décidée d'agir, son époux l'avait publiquement offensée lors d'un banquet en l'honneur de la paix avec la Prusse. Elle se savait en danger ! Escortée par les gardes Ismaïlovski, elle se rendit dans la capitale où elle reçut le serment des différents régiments de la garde. Il y eut une nuance importante par rapport à l'avènement de la défunte impératrice ; Catherine fut proclamée souveraine et son fils héritier du trône lors d'une cérémonie dans la cathédrale de Kazan. Élisabeth s'était vue jadis confirmer ses droits au palais d'Été. La nouvelle impératrice avait donc besoin de l'Église pour se légitimer. Les prestations de serment eurent lieu ultérieurement à la résidence impériale ; il n'était plus question de régence. Les gardes s'attroupèrent autour de l'édifice ; l'archevêque de Novgorod s'affaira à leur faire prononcer le serment d'allégeance, alors que le petit Paul fut arboré à la foule. Les militaires se rendaient-ils compte pour qui ils s'étaient engagés ? Un peu plus tard, la princesse allemande se fit proclamer souveraine, autocrate et impératrice de toutes les Russies au détriment de son fils. Une chose paraît certaine ; les manifestes annonçant son accession au trône furent rédigés et probablement imprimés avant les événements<sup>71</sup>. Elle n'avait pas oublié la leçon majeure d'Élisabeth ; son premier décret du 28 juin 1762 annonçait qu'elle s'était emparée du pouvoir pour sauver l'Église orthodoxe et pour préserver l'armée russe de l'insulte de devoir s'allier aux Prussiens. Cette assertion, pure formule rhétorique, montre comment la raison d'État remit Catherine sur la voie tracée par Élisabeth pour conquérir le pouvoir. Comme en 1741, il fallait décider du sort de l'empereur déchu qui ignorait son destin. Quarante officiers et près de dix mille soldats accompagnèrent la jeune femme, vêtue de l'uniforme de la garde, à Oranienbaum pour contraindre Pierre à abdiquer. Il chercha à s'enfuir à Kronstadt, mais les routes étaient bloquées. Pris au piège, il accepta de rédiger un manifeste où il renonçait au trône. Catherine le fit exiler à Ropcha, où il mourut peu après dans des conditions non élucidées<sup>72</sup>. Aurait-il eu un

69 Selon des vers d'A.K. Tolstoï, *Russkaja Starina putevoditel' po XVIII veku*, Moskva/ Sankt-Peterburg, Rik « Kul'tura », 1996, p. 126.

70 Voir notre *Élisabeth I<sup>re</sup>, l'autre impératrice*, Paris, Fayard, 2007, p. 422-424.

71 Isabel de Madariaga, *La Russie au temps de la Grande Catherine*, Paris, Fayard, 1987, p. 41.

72 Hélène Carrère D'Encausse, *Catherine II*, Paris, Fayard, 2002, p. 52. Voir le récit par Catherine,

« transport au cerveau » comme elle le prétendait ? Fut-il tué lors d'une bataille d'ivrognes ? Deux ans plus tard, Ivan VI périt poignardé par ses gardiens lors d'une malheureuse tentative de libération organisée par des officiers dissidents. Il ne restait plus qu'un héritier du sang des Romanov, Paul Petrovitch, âgé de sept ans alors. Comme jadis Pierre de Holstein, il servait avant tout à légitimer la monarchie. La petite princesse d'Anhalt-Zerbst usurpa le trône de Russie, mais se situa résolument dans la lignée de la dernière des Romanov dont le règne avait préparé les grandes réformes des années à venir.

Pendant les trente-quatre longues années de ce règne, le système de cour ne subit pas de changement fondamental ; les factions russes restaient les mêmes avec une nette supériorité de la noblesse méritocratique issue des réformes de Pierre le Grand. À partir de la mort de Pierre III, les Romanov, devenus Romanov-Holstein, n'auront de russe que leur nom ; les mariages se contracteront exclusivement avec des princesses allemandes, issues de duchés ou principautés mineures. Jamais ils ne se lieront avec une grande dynastie européenne. La hiérarchie de l'État russe, ni utérine ni consanguine, restait divisée, fractionnée et modulable au gré de la politique intérieure, mais aussi extérieure à la suite d'une loi arbitrairement émise par Pierre le Grand. Le fils de Catherine II, Paul I<sup>er</sup>, rétablit la primogéniture<sup>73</sup> ; il succomba à son tour aux intrigues des vieilles familles qui craignaient perdre leur suprématie. Les cabales, avec leurs abus et « dysfonctionnements criants » hérités des règnes précédents, eurent raison d'un monarque féru de justice. Paul périt assassiné ; âgé de 47 ans, il avait régné cinq ans<sup>74</sup>. Grâce à son décret sur la succession émis en 1797<sup>75</sup>, les Romanov-Holstein, famille à forte natalité masculine à partir de son règne<sup>76</sup> ne connurent plus de problèmes majeurs de transmission du pouvoir jusqu'en 1917.

Le duc de Saint-Simon, avec son analyste Emmanuel Le Roy Ladurie, sauraient sans doute tisser un récit plus rocambolesque sur l'épopée des Romanov que ne le veut cette humble esquisse.

---

dans ses *Mémoires und Chroniken*, présenté par E. Böhme, éd revue par A. Grasshoff, Leipzig, Insel-Verlag, 1986, t. II, p. 298-304.

73 Roderick E. McGrew, *Paul I of Russia*, Oxford, Clarendon, 1992, p. 166 sq.

74 Marie-Pierre Rey, *Alexandre I<sup>er</sup>*, Paris, Flammarion, 2009, p. 100.

75 Le texte datait de 1788, mais il n'avait pas osé en parler à Catherine. *Polnoe Sobranie zakonov Rossijskoy Imperii*, Sankt-Peterburg, Tip. II otdelenija sobstvennoj E. I. B. Kanceljarii, 1830-1839, 46 vol., t. XXIV, n° 17910. Voir aussi McGrew, *Paul I*, op. cit., p. 167.

76 Paul eut dix enfants de sa seconde épouse Marie Fiodorovna, dont deux furent couronnés tsar : Alexandre I<sup>er</sup>, Nicolas I<sup>er</sup> qui prit le pouvoir en 1825 à la place de son frère Constantin qui avait renoncé à la couronne.

## POSTFACE

*Denis Maraval*

Il n'est pas très facile de succéder à la crème des historiens réunis par Francine-Dominique Liechtenhan pour rendre hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie. Une postface de ma part peut sembler incongrue, puisqu'un éditeur a plutôt vocation à rester dans l'ombre qu'à se faire valoir lui-même. J'ai donc été tenté d'abord de décliner l'offre de conclure ce volume et d'esquiver un pari en plus : tenir compte de trois générations de chercheurs. Comment ne pas faire de jaloux ?

Comme Dominique insistait et comme j'éprouve pour Emmanuel Le Roy Ladurie une affection qui ne nuit en rien à l'admiration, j'ai fini par accepter, à la condition que je n'aurais à produire qu'un témoignage qui pourrait apporter un peu de lumière sur l'homme et son « fonctionnement » : il est vrai que le métier d'éditeur n'est pas, là-dessus, le plus mauvais poste d'observation...

Je vais donc égrener quelques souvenirs et anecdotes qui me paraissent exemplaires.

Comme tout étudiant d'histoire, j'avais lu une partie des *Paysans de Languedoc* où j'avais observé que l'érudition n'était pas nécessairement aride et qu'elle pouvait donner à penser voire à rêver... *L'Histoire du climat depuis l'an mil* avait été l'un des deux ou trois livres qui m'avaient montré à quel point « l'histoire batailles » et « l'histoire politique » pouvaient paraître pauvres comparées aux voies inédites que pouvait ouvrir la « nouvelle histoire ». Plus tard, alors que j'étais un jeune éditeur, j'avais été émerveillé (et très envieux) du fabuleux succès de *Montaillou* : il m'avait enseigné une chose, que l'excellence de l'historien et de son travail ne s'opposaient pas au succès, bien au contraire. Je n'ai, depuis lors, jamais changé d'avis, car cette maxime s'est pour moi constamment vérifiée durant les 25 années où j'ai dirigé les collections chez Fayard.

Lorsque je suis entré dans cette maison en 1985, une belle surprise m'attendait : Claude Durand avait signé un contrat avec... Emmanuel Le Roy Ladurie pour ses projets sur les Platter. Les livres ne sont pas venus tout de suite, BN (pas encore BnF) oblige, mais ils ont été écrits jour après jour, et j'ai fini par publier une quinzaine d'ouvrages de l'illustre historien, pour certains sur des sujets tout à fait inattendus. Cela fait de Fayard l'éditeur principal de

l'un nos plus féconds auteurs : trois volumes relatifs aux Platter, quatre sur le climat, le grand travail sur Saint-Simon et la Cour, le volume *Ouverture, société et pouvoir* [...] dans l'histoire, la suite des écrits de Pierre Prion, etc., etc. Ce traitement de faveur qu'il nous a réservé, nous ne l'avons pas obtenu en le couvrant d'or au moyen d'à-valoirs élevés – ce qui pourtant aurait été justifié ces livres se vendent très bien ici comme à l'étranger – mais juste parce que nous avons noué au fil des années un très fort lien de confiance et d'amitié. Emmanuel est en effet, sur le plan des relations humaines aussi, un homme de la longue durée ; il ne se laisse pas apprivoiser facilement, car il est très attaché à sa liberté. Il faut avoir avec lui un commerce au long cours, lui consacrer du temps et ne jamais lui prêter une oreille distraite, car il y a toujours quelque chose à saisir derrière des propos en apparence sinueux et décousus ou encore portant sur des sujets à très long terme. Il faut aussi savoir que c'est un esprit universel et insatisfait. Pour notre plus grand bonheur, il n'estime jamais une recherche ou une enquête closes ; ses dossiers restent ouverts en permanence. Une anecdote : le comportement obscurantiste des grands médias lors de la tempête de décembre 1999, qui n'avaient pas même pensé à interroger un historien pour savoir si cet événement avait ou non des précédents, m'a conduit à interroger Emmanuel là-dessus et m'apercevoir qu'il continuait à nourrir un dossier « Climat » depuis les années 1960. Notre conversation m'a montré que le sujet le passionnait toujours et qu'il serait partant pour une nouvelle aventure éditoriale sur l'histoire du climat. Résultat dix ans plus tard : quatre livres et bientôt cinq qui ont entièrement fondé une discipline aujourd'hui indispensable aux sciences dites dures et propre à éclairer les débats sur le réchauffement.

Emmanuel est aussi l'opposé de l'historien spécialisé rigoureusement dans une époque, dans un espace et dans une approche et/ou dans une méthode. Tantôt, il estime que c'est le politique qui prime (*L'État royal*), le religieux et le social (*Montaillou*) qui l'emportent, ou encore le système des représentations qui comptent le plus (*Saint-Simon ou le Système de la Cour*). De la même façon, il refuse l'enfermement chronologique, ce qui donne les magnifiques résultats que vous connaissez tous. C'est le corollaire de l'ouverture permanente des dossiers. Cette générosité intellectuelle, cette ouverture aux travaux des autres, cette curiosité toujours en éveil ont fait vivre un éditeur généraliste comme moi dans un climat d'ouverture enthousiasmant. Qui m'a fait connaître l'existence du livre de René Weiss sur les derniers cathares de Montaillou ? Nul autre qu'Emmanuel. Qui insiste pour que la contribution de tel ou tel collaborateur spécialisé soit bien mise en valeur sur la couverture des livres, au risque d'agacer l'éditeur qui préfère toujours mettre en avant exclusivement le nom d'un auteur célèbre ? Encore Emmanuel !

Une telle capacité à partager et à dialoguer, chez un homme capable de se mettre à l'allemand à 60 ans pour comprendre la très difficile langue de la famille Platter, de s'emparer de sujets où il y a parfois plus de coups à prendre que de lauriers à recueillir de la part des collègues, tout cela montre bien que nous avons affaire à un historien hors du commun d'une culture et d'une curiosité universelles. Là est le secret : Emmanuel Le Roy Ladurie donne et partage parce qu'il possède beaucoup.

## TABLE DES MATIÈRES

429

Avant-propos .....	7
<b>Francine-Dominique Liechtenhan</b>	
Régions .....	11
<b>Emmanuel Le Roy Ladurie</b>	

### PREMIÈRE PARTIE

#### LE CLIMAT, L'HISTOIRE ET LE CHIFFRE

Le climat au Moyen Âge : Italie du Nord, XI <sup>e</sup> -XIII <sup>e</sup> siècle .....	43
<b>Luca Bonardi</b>	
Climat et mortalité en France, de l'Ancien Régime à l'époque actuelle .....	53
<b>Daniel Rousseau</b>	
Climate Change: Observations, Projections, and General Implications for Viticulture and Wine Production .....	61
<b>Gregory V. Jones</b>	
Trente ans de nouvelle histoire anthropométrique (1979-2009) : esquisse d'un bilan .....	81
<b>Laurent Heyberger</b>	

DEUXIÈME PARTIE  
AUTOUR DES PLATTER

Emmanuel Le Roy Ladurie, les guerres de Religion ou quelques lignes de force d'une pensée de l'histoire .....	99
<b>Denis Couzet</b>	
Du rêve à l'Enfer : Érasme et Bâle .....	113
<b>Marie Barral-Baron</b>	
Fabrique et usages de l'image de Genève dans les écrits de Calvin .....	133
<b>Nathalie Szczech</b>	
L'œil du touriste à Marseille : de l'étudiant bâlois Thomas Platter (1597) au dominicain aventurier Jean-Baptiste Labat (1706) .....	155
<b>André Zysberg</b>	
430 Thomas Platter le Jeune à la découverte de la Catalogne .....	179
<b>Bertrand Haan</b>	
<i>Cool Britannia</i> (1599) : poète, médecin, et Jules César à Londres .....	191
<b>René Weis</b>	
Imaginer la boutique de la famille Mendès .....	203
<b>Anne Zink</b>	

TROISIÈME PARTIE  
NOBLESSE ET SOCIÉTÉ

Le système de la Cour avant Saint-Simon : Le rang et le sang aux XII <sup>e</sup> et XIII <sup>e</sup> siècles .....	221
<b>Martin Aurell</b>	
Le secret et le public à la cour de France : un système de gouvernement .....	241
<b>Lucien Bély</b>	
Le duc de Choiseul et le « système de la Cour » .....	249
<b>John Rogister</b>	
Une histoire tirée par les cheveux. Le jour où Louis XIV décida de porter la perruque... ..	257
<b>Joël Cornette</b>	
Coups d'État féminins et hiérarchie de cour en Russie au XVIII <sup>e</sup> siècle .....	271
<b>Francine-Dominique Liechtenhan</b>	
Rêves et sommeil de la raison .....	289
<b>Patrice Higonnet</b>	

Utopie populaire et la désacralisation de l'image royale pendant la Révolution française ..... 315

**Ouzi Elyada**

Conflits nobiliaires à la cour de France. Édition critique des *Réflexions et considérations* de Boulainvilliers contre le *Mémoire des formalités* de Saint-Simon (1713) ..... 331

**Diego Venturino**

QUATRIÈME PARTIE

ITINÉRANCES

De Uppsala à Jérusalem : l'itinéraire de Frédéric Hasselquist (1722-1752) ..... 375

**Dominique Bourel**

Le Grand-Justicier et l'*Arbre de justice* : considérations sur la « justice retenue » sous l'Ancien Régime ..... 385

**Paolo Alvazzi del Frate**

Emmanuel Le Roy Ladurie en Italie. L'homme, l'historien et son œuvre ..... 395

**Andrea Martignoni**

La perception de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie en URSS et en Russie ... 407

**Pavel Ouvarov**

Postface ..... 423

**Denis Maraval**

*Tabula gratulatoria* ..... 427

Table des matières ..... 429

431

HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE Table des matières

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, un colloque et un ouvrage en son hommage s'imposaient.

Les contributions consacrées à son œuvre présentent des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Une large place est accordée à l'histoire du climat, à la démographie et à l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*. Les journaux de cette fratrie se prêtent à l'histoire comparée, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle. Le système de cour occupe une importante partie de cet ouvrage, une attention particulière étant portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et aux apparences. Le contrecoup révolutionnaire s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, où sa pluridisciplinarité influença des générations d'historiens, ceci dans les pays les plus lointains.

Couverture : Lucas Van Valckenborch (ca 1535-1597), *Paysage de printemps (mai)*, huile sur toile, 1587, Vienne, Kunsthistorisches Museum © La Collection/Imagno

